

A group of diverse young people, mostly of African descent, are gathered in a circle, holding hands. They are wearing casual streetwear like hoodies and caps. The background is a solid, bright blue. The central figure is a young woman with braids wearing a pink hoodie. To her left is a young man in a black cap and shirt. To her right is a young man in an orange shirt and black cap. Other people are visible around the circle, some smiling and looking towards the center. The overall mood is positive and communal.

ALLONS ENFANTS

UN FILM DE
THIERRY DEMAIZIÈRE
ET ALBAN TEURLAI

FALABRACKS ET TOHUBOHU PRÉSENTENT



ALLONS ENFANTS

UN FILM DE
THIERRY DEMAIZIÈRE
ET **ALBAN TEURLAI**

1H50 - France - 2021 - Scope - 5.1

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

AU CINÉMA LE 13 AVRIL

Matériel presse disponible sur www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Laurette Monconduit

Jean-Marc Feytout

Imonduit@free.fr

jeanmarcfeytout@gmail.com

Tél : 01 43 48 01 89

SYNOPSIS



Au cœur de la capitale, un lycée tente un pari fou : intégrer des élèves de quartiers populaires et briser la spirale de l'échec scolaire grâce à la danse Hip Hop. ALLONS ENFANTS est l'histoire de cette expérience unique en France.

LE LYCÉE TURGOT & LA SECTION HIP HOP



Le lycée Turgot est un lycée parisien de 1 400 élèves, caractérisé par deux entités où se mêlent des élèves du secondaire (700) et des élèves du supérieur (700) avec des profils variés issus de milieux sociaux et culturels différents. L'accueil des élèves est basé sur la bienveillance, l'accompagnement à la scolarité et l'exigence de résultats pour les classes de terminales mais surtout pour les classes du supérieur où la concurrence avec d'autres lycées peut être rude. C'est dans une ambiance de travail cadrée et sécurisée que les élèves évoluent, pour acquérir toutes les connaissances qui leur permettront de poursuivre leurs études et s'insérer dans la vie

professionnelle, et aussi toutes les compétences pour s'épanouir et se construire comme futurs citoyens. Les bons résultats obtenus aux différents examens, baccalauréats et examens du supérieur ont renforcé le taux d'attractivité du lycée Turgot. La priorité du lycée se doit d'être à la fois pédagogique et sociale pour que tous les élèves accèdent à la culture et aux arts tout en visant l'excellence. C'est dans cet esprit de mixité sociale, de respect, de défi, de partage et de réussite scolaire que le lycée Turgot accueille tous les élèves et notamment ceux de la section d'excellence sportive Hip Hop.

ENTRETIEN AVEC LES RÉALISATEURS

Comment avez-vous eu l'idée de réaliser un film documentaire sur la section hip hop du lycée Turgot à Paris ?

Thierry Demaizière : Avec Romain Icard, Stéphanie Schorter et Alban Teurlai (Tohubohu et Falabracks, nos 2 sociétés de production), nous organisons une réunion chaque lundi pour évoquer des sujets qui pourraient nous intéresser pour les proposer en télévision, cinéma ou plateformes. Un jour, Elsa le Peutrec, qui travaille pour Tohubohu, nous parle de ce projet pédagogique de la Section Hip Hop au Lycée Turgot qu'elle avait repéré et sur lequel elle avait commencé à enquêter. Immédiatement, on se dit que c'était un pur sujet pour le cinéma et nous lui avons proposé de le co-écrire avec nous.

Alban Teurlai : C'est David Bérillon, un professeur d'EPS, ancien danseur et fou de hip hop, qui a eu l'idée de créer cette section unique en France et d'aller chercher des gamins passionnés de hip hop dans des quartiers et banlieues parfois difficiles pour les emmener dans le centre de Paris au Lycée Turgot. Il a été accompagné et épaulé par le proviseur, Monsieur Barrand, qui est allé à l'encontre de ce qui se fait d'habitude dans l'Education Nationale et a décidé de déssectoriser. Le deal avec les élèves, c'est danser tout en ayant de bonnes notes à l'école. L'excellence scolaire et artistique. Tout au long de l'année, ils sont encadrés par des danseurs et des chorégraphes professionnels, on les encourage à s'ouvrir à d'autres événements culturels, on les emmène à Chaillot, à la Villette, bref, et on les remet sur le chemin des études avec le moteur de la danse.

Thierry : C'est courageux et militant de la part de Monsieur Barrand car d'habitude, les proviseurs se battent plutôt pour avoir les meilleurs résultats possibles au bac et être bien classés. Là, il savait qu'il prenait le risque de baisser son taux de réussite au bac mais sa fierté a été de remettre des élèves quelquefois déscolarisés sur le chemin de l'école.

Comment avez-vous travaillé avec David Bérillon, le responsable pédagogique de la Section ?

Alban : Un bonheur, un rêve de documentariste, un charisme de dingue, une autorité naturelle avec les élèves. C'est un entraîneur exceptionnel. Il est sur toutes les balles et il est fou de ses élèves. Bref, un passionné.

Thierry : David, c'est un hussard de la république, le prof qu'on rêve d'avoir pour ses propres enfants. Il enseigne, il écoute, il éduque, il apprend à travers le hip-hop à ses élèves à devenir des citoyens. Grand respect !

A-t-il fallu gagner la confiance des élèves ?

Alban : Il a évidemment fallu un temps d'adaptation, mais ça s'est fait assez naturellement. Un terme qui revient souvent dans le hip-hop, c'est « représenter ». Ils sont donc fiers de représenter les leurs, leur quartier, leur lycée, le mouvement hip hop et pour être exposés, rien ne vaut une caméra et encore mieux une caméra de cinéma.

Thierry : Une de leurs plus grandes angoisses, c'était de savoir comment ils allaient deux-trois ans plus tard, assumer leur look, leurs cheveux, leur apparence. On les a filmés en 2018-2019 en pleine adolescence à l'âge où le corps change beaucoup, ils ont des appareils dentaires, de l'acné. Une est venue me voir, très inquiète, en me demandant : « Vous allez garder des images de moi du début d'année ? Oui pourquoi ? » C'est horrible, je n'avais pas encore ma frange ! »

Ils ont fini par oublier que vous les filmiez ?

Alban : Totalement. Ces gamins ont 15 ans, ils sont nés avec les smartphones. Ils filment et sont filmés depuis leur naissance, la présence de la caméra n'est pas un problème ni même un sujet. Il n'y a jamais eu de regard caméra, sa présence ne modifie en rien leur comportement. Au bout de deux jours de tournage, ils avaient complètement intégré l'équipe dans leur quotidien même si nous ne sommes que trois : Thierry,

l'ingénieur du son et moi. On arrivait à se faire tout petits dans un coin de la classe ou du gymnase. Au bout de 3 jours, on faisait partie de la Section.

Comment avez-vous sélectionné les élèves qui allaient être les huit protagonistes du film ?

Alban : La veille de la rentrée, David a fait un entretien avec chaque élève que nous avons filmé. Ce sont les séquences qu'on voit au début du film. Ces premiers entretiens nous offraient l'opportunité d'une audition parfaite. Un vrai casting. Dès ce moment-là, on a pu commencer à tirer des fils d'histoires et repérer les profils qui nous intéressaient.

Thierry : C'est un travail en perpétuel mouvement, rien n'est figé, c'est une affaire de feeling. Notre cancre préféré, Nathanaël, n'avait rien à dire lors de cet entretien préliminaire, il était incapable de formuler quoi que



ce soit, l'interview était nulle mais spontanément, on aimait sa bouille qui exprimait quelque chose d'à la fois complexe et lumineux. C'est le cancre génial de fond de classes qui fait rire les filles. Au final il a une place très importante dans le montage et ce sont peut-être les meilleures punchlines du film.

Y-en-a-t-il qui vous ont échappé ?

Alban : il y en a eu un oui. Un des danseurs du crew qui est au Championnat de France. Un sacré numéro. Il n'a cessé de nous filer entre les pattes. Au bout du troisième rendez-vous manqué, on s'est dit qu'au fond, il n'en avait pas envie. On a laissé tomber, on n'est pas des cambrioleurs.

Il s'agit pour bon nombre d'entre eux d'extérioriser une certaine violence, une souffrance ou en tout cas quelque chose qu'ils n'arrivent pas à exprimer par les mots. Ils racontent tous leur histoire cabossée avec leur corps.

Thierry : Oui. Prenons le cas de Charlotte qui est née orpheline. Elle a été abandonnée par sa mère biologique et a été recueillie dans un foyer en Afrique. Elle était si maigre qu'on lui a attribué un âge approximatif. Elle vit avec l'idée non seulement d'avoir failli mourir mais aussi d'avoir usurpé la date de naissance de quelqu'un d'autre. Quand elle danse, c'est le seul moment où elle transcende son histoire, elle sort alors de sa chrysalide et devient une reine sur scène. Une autre, Michelle danse pour conjurer sa timidité, elle se croit transparente. Erwan danse pour sa mère alcoolique qui ne viendra jamais le voir sur scène. Nathanaël lui c'est pour dit-il, se sentir beau, utile et aimé etc., etc...

C'est très beau de les voir évoluer sur un an et prendre leur place dans le monde car c'est le principal enjeu : trouver sa place même si trouver sa place, c'est jouer à Tetris avec son corps comme Maxime

Alban : Oui. C'est ce que Benjamin Millepied, qu'on a filmé dans « RELÈVE », voulait secouer à l'Opéra, cette norme des corps tous blancs avec la même silhouette. Dans le hip-hop, les danseurs sont des filles et des garçons de toutes les couleurs, on y voit toutes les silhouettes. C'est un mouvement d'une grande tolérance et d'une grande bienveillance contrairement aux clichés souvent véhiculés.

Thierry : Cette génération a une conscience absolue qu'il va falloir se bagarrer pour gagner sa place au soleil. Avec ce monde d'ultra consommation qu'on leur vend à la télé, dans les clips et sur les réseaux sociaux en permanence, comment pourraient-ils ne pas vouloir en croquer aussi ? Contrairement à certaines idées reçues, ils ne sont pas du tout déconnectés ou, ils ne rêvent pas. On leur raconte le chômage, on les abreuve de mauvaises nouvelles depuis qu'ils sont nés ! Ils ont la hargne, la rage d'avoir leur part du gâteau et c'est bien normal. Le film raconte ça aussi, leur rage, leur hargne et leur envie de lumière.

Ils ont « la déter » comme ils disent

Alban : Oui c'est un mot qu'ils emploient souvent, c'est même un des titres qu'on avait imaginé pour le film.



Cette section, c'est aussi l'occasion pour eux de se mélanger aux « babtous », les blancs bobos, de découvrir la mixité.

Thierry : Oui. Ces gamins venus des périphéries rentrent dans le cœur de Paris et découvrent un monde qu'ils ne connaissaient pas ou peu : les bobos. Ils n'ont pas les mêmes codes, pas les mêmes fringues, ni le même langage, ils ne se checkent pas de la même manière. Le Hip hop va être leur langue commune

On voit bien qu'ils n'ont fondamentalement aucun problème avec l'autorité, ils respectent les profs et se respectent entre eux

Thierry : Bien sûr. Ils gueulent un peu quand ils sont punis et qu'ils doivent faire des pompes mais ils les font.

Alban : On aime beaucoup cette séquence où les élèves arrivés en finale du championnat de France répètent La Marseillaise au cas où ils gagneraient. Cet hymne national, ce chant patriotique adapté par Gainsbourg à la sauce reggae, eux, ils le chantent en mode Hip hop, Allons enfants de la patrie de demain, d'où ce titre qui s'est imposé à nous.

Pour les filles, le hip hop c'est aussi une revanche sur les garçons.

Thierry : On est face à une génération de filles qui veulent « faire taire les mecs » comme le dit Melissa. Les battles, c'est aussi une façon de se faire respecter pour les filles, de ne pas avoir peur, de ne pas baisser les yeux. Avoir une attitude.

Alban : Melissa dit aussi que c'est la plus belle façon de se faire la guerre.

Thierry : le battle est une guerre très codée. On joue à la guerre des gangs mais il y a une compétition qui pousse à l'excellence et où les filles sont minoritaires malheureusement mais aussi armées que les mecs. C'est ce que raconte le film.

Est-ce que « Allons Enfants » est avant tout un documentaire politique ?

Thierry : Non c'est avant tout un documentaire sur la danse, sur l'école, sur l'échec et la réussite.

Mais le projet pédagogique que nous filmons est politique. C'est un pari sur la mixité qu'a fait un proviseur libre et citoyen : sortir les gamins de leur milieu en les faisant tout simplement danser et travailler ensemble. C'est aussi l'envie de sortir d'une stigmatisation facile qui raconte les gamins issus de l'immigration à travers 3 clichés : le deal, la violence ou l'islam radical.

Nous avons voulu filmer ces gamins dans leur excellence et leurs failles. Nous avons voulu filmer leur passion : la danse. Nous avons voulu aussi raconter leur ambition, que leur famille soit fière d'eux, leur envie d'argent et de réussite. Ce film est aussi un hymne au métier d'enseignant. C'est enthousiasmant de montrer des professeurs motivés qui font bouger les choses, qui aiment leurs élèves et se défoncent pour eux. Ce sont de vrais héros de la République.

Quels étaient vos partis pris de mise en scène pour filmer les scènes de danse ? Dans les battles, on a souvent l'impression que la caméra fait partie intégrante du groupe.

Alban : Depuis RELÈVE, puis notre série sur la danse pour Netflix MOVE, nous avons beaucoup filmé la danse, nous savons que rien ne peut dépasser le spectacle vivant, mais nous pensons contrairement à certains puristes que la captation n'est peut-être pas le meilleur moyen pour rendre compte de la Danse. La danse peut se filmer, se découper, se monter et la caméra peut donner à voir en plan serré des expressions et des gestes chorégraphiques que le spectateur ne perçoit pas dans une salle de spectacle. Et spécialement avec le Hip hop. Le battle est une culture urbaine, il se passe autant de choses à l'intérieur qu'à l'extérieur du cercle. Au début, j'ai essayé de filmer les battles en plan large mais je me suis rendu compte qu'on perdait tout, à commencer par l'énergie. La mise à distance rendait le tout très ennuyeux.

Thierry : on a même décidé quelquefois de filmer de manière très accidentée pour choper l'énergie et le chaos des confrontations et d'être au centre de l'arène.

Alban : Quelques fois, j'étais si près d'eux qu'ils finissaient par faire trop attention à moi et je leur disais « Surtout pas ! ». J'aimais l'idée d'une caméra chahutée, bousculée, que l'expérience soit immersive.

Il y a un gros travail sur le son également

Alban : On s'est rendu compte avec RELÈVE qu'entendre une danseuse ou un danseur est presque aussi intéressant que de les regarder. Les chaussons sur le parquet, la respiration, le souffle. En hip hop, il y a le bruit des impacts, les sauts, la clameur générale. En écoutant la bande son, on s'est aussi aperçu qu'on avait capté quelque chose du lycée qui fait partie de l'imaginaire collectif. La sonnerie de l'école par exemple, on l'a tous en mémoire. Le bruit des baskets dans le couloir, des chaises qu'on racle sur le sol dès que le prof a fermé son cahier à la fin du cours... On voulait travailler tout ça comme une madeleine de Proust.

Vous avez confié encore une fois la composition de la musique originale à AVIA. Comment lui avez-vous formulé ce que vous recherchiez ?

Alban : On ne pouvait pas utiliser les morceaux sur lesquels dansaient les élèves pour des problèmes de droits alors je lui ai demandé de composer des morceaux hip hop pour les battles avec une direction en tête : que le film parle aussi à des gens qui n'auraient jamais écouté de hip hop de leur vie. Il a également composé des passages doux et tendres, loin des codes du Hip Hop, nécessaires à la narration. A chacun de nos films, notre projet est le même : s'immerger dans un monde que l'on connaît peu en essayant d'ouvrir la porte au maximum. Et cela passe aussi par le son et la musique.

Thierry : AVIA a parfaitement réussi à s'adapter. Pour le générique de fin, il a composé un morceau qu'on adore avec une jeune chanteuse, Sasha. Après avoir vu le film, lui et elle ont rappé un texte qui dit avec des mots ce que ces danseurs ont exprimé avec leurs corps.

Vous avez réalisé RELÈVE, un documentaire sur la danse classique pour lequel vous avez filmé des danseurs pendant plusieurs mois à l'Opéra Garnier, puis une série documentaire pour Netflix, MOVE, qui faisait le portrait de plusieurs chorégraphes. Avant cela, il y a eu ROCCO et LOURDES qui sont aussi des films sur le corps. En quoi ALLONS ENFANTS constitue une suite logique à ce travail que vous développez de film en film sur l'expression corporelle ?

Thierry : Ce qui nous intéresse effectivement, ce n'est pas tant la danse que le travail sur le corps. On ne fait pas vraiment de différence entre les acteurs pornos, les danseurs, et les pèlerins, valides ou non, à Lourdes. Ce qui nous fascine, c'est ce que le corps exprime. Avec le Hip Hop, c'est peut-être plus évident qu'avec des personnes en fauteuil roulant mais au fond, notre démarche reste la même. Dans RELÈVE, on a filmé des danseurs de l'Opéra de Paris, des athlètes de la danse, puis dans MOVE, des chorégraphes professionnels, et maintenant on passe aux apprentis qui dansent avec les codes de leur génération, le Hip Hop.

Alban : En fin de compte, on s'est servi du Hip Hop comme d'un prétexte pour accéder à ces adolescents et faire une photographie de la jeunesse française d'aujourd'hui. La seconde est une année magique pour des documentaristes. C'est la fin de l'enfance, ils ne sont pas encore adultes. Ils ont conscience de ce qu'ils sont en train de devenir, et en même temps, une forme de naïveté et d'innocence demeure.

Thierry : On sentait bien qu'on touchait à un âge charnière, un moment de transition extrêmement touchant, douloureux et aussi très poétique. Ils nous rendent optimistes pour l'avenir, ils sont « deter », comme ils disent, c'est tout sauf une génération perdue. Ce sont les enfants de la France d'aujourd'hui. Ce sont de super gamins embarqués par de super professeurs. Vive cette école de la république.

ENTRETIEN AVEC DAVID BÉRILLON

RESPONSABLE PÉDAGOGIQUE DE LA SECTION À TURGOT



Pouvez-vous raconter votre parcours ?

J'ai fait ma formation en STAPS à Clermont-Ferrand pour devenir prof d'EPS. À la base je viens de l'athlétisme, du saut en longueur, je voulais devenir pro. La première année, on doit choisir des activités. Dans l'ordre de préférence, j'avais mis « danse » en dernier. Bien sûr, ils ont fait exprès de former un groupe de danse avec tous les garçons dont c'était le dernier choix ! Au début, j'étais mal à l'aise mais petit à petit, je me suis passionné pour la connaissance du corps, la musique, moi qui suis arythmique ! Plus tard, j'ai choisi le Hip Hop comme thème pour mon mémoire, juste parce que je trouvais ça cool, mais j'avais la tête farcie de clichés. Alors je suis allé trainer dans un festival de Hip Hop à Clermont et j'ai pris une claque en découvrant ce que c'était vraiment. J'en suis ressorti persuadé qu'il y avait quelque chose de fort à imaginer pour l'Education Nationale.

Cette section, c'est votre bébé ?

Oui. En 2002, je suis muté à Paris. Je recrute des jeunes dans mon lycée pour leur apprendre les bases du hip hop et on monte un spectacle. Le premier pion que j'avance, c'est avec l'UNSS, à qui je demande de créer une nouvelle épreuve qui s'appellerait Hip hop Battle. De 200, on passe en quelques années à 30 000 gamins qui prennent une licence à l'UNSS pour faire du hip hop et on lance un championnat de France. Pendant 15 ans, tout cela prend de l'ampleur, mais au fond de moi je sens qu'il manque quelque chose. Chaque année, des élèves de troisième super doués du 19e ou du 20e arrondissement de Paris me disent « On est chauds, on veut aller à Turgot » mais aucun n'y arrive. Chaque rentrée, je compose mon petit groupe hip hop mais je suis frustré. Il manque le dernier rouage.

Quel est le déclic ?

En 2014, Monsieur Barrand, un nouveau proviseur, arrive. Je lui explique qu'il faudrait créer une section de haut niveau en faisant passer des auditions aux gamins de troisième de tout Paris avec une affectation prioritaire à Turgot et une réussite scolaire à la clé. Il prend rendez-vous avec le recteur et la semaine d'après, banco, j'ai carte blanche. On crée une section sportive d'excellence, le Rectorat nous appelle « Projet expérimental », « Ambition scolaire ». J'ai réussi à monter ce projet grâce à un proviseur et une inspectrice qui étaient en fin de carrière et voulaient tenter le coup. C'était leur dernier combat en quelque sorte, ils se sont investis à fond. Dès le début, le Rectorat nous a soutenus, légitimés. L'activité hip hop n'était pas structurée ni fédérée, il n'y avait pas de débouchés, pas de diplômes. Le ministère de la culture a voulu soutenir le projet pour avancer sur la question épineuse du diplôme. C'est un sujet complexe car il y a des brevets d'état en danse classique, contemporaine ou jazz mais pas en hip hop.

Quelle a été votre réaction quand vous avez appris qu'Alban et Thierry envisageaient de tourner un film documentaire à Turgot ?

J'ai toujours pensé qu'il y aurait un jour un film sur Turgot. Je vivais des moments tellement intenses avec les élèves, comme si c'était un film. Turgot, c'est Fame ! Du coup, le jour où Thierry et Alban sont venus nous exposer leur projet, je savais que c'était possible et que ça pouvait cartonner.

Quel rôle avez-vous joué précisément sur ce film ?

Dès le mois de juin, Thierry et Alban sont venus à Turgot. Je leur ai un peu raconté l'histoire de chacun, les élèves ont livré des démonstrations. En septembre, j'ai fait passer des entretiens aux élèves auxquels Thierry et Alban ont assisté. Ils cherchaient des identités fortes, des personnalités et des énergies différentes les uns des autres, pas forcément les meilleurs danseurs. On a essayé de comprendre ensemble les enjeux et

les parcours de chaque gamin. Ensuite, tout au long de l'année, comme Thierry et Alban n'étaient pas présents tous les jours, je les briefais régulièrement sur ce qu'il s'était passé, sur untel qu'il fallait un peu plus cadrer ou sur un autre dont le parcours familial était plus complexe que ce que l'on pensait. Je faisais le relais. Au début, je leur ai expliqué le planning de la section sur trois ans, c'est tellement foisonnant qu'ils ont décidé de se focaliser sur deux événements : les championnats de battles et le projet des Rookies.

Pourquoi appelez-vous les petits nouveaux de seconde les « Rookies » ?

Rookies, c'est un terme américain plein de bienveillance qui désigne les nouvelles recrues en première année dans les sports américains de haut niveau. Je trouvais que ça leur allait bien ! Eux, ils m'appellent Monsieur B.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Lorsque Alban et Thierry sont arrivés en septembre, on m'a équipé avec un micro, il y avait la perche, c'était assez intrusif. Thierry était souvent en retrait pour avoir une vue d'ensemble alors qu'Alban pouvait être très proche. Très vite, ils ont trouvé la bonne distance. Dès la première séance, Alban nous a prévenus, avec humour : « Au début, ça va être perturbant, on va vous souler, et puis à la fin, quand on va partir, on va vous manquer ». C'est exactement ce qu'il s'est passé. A la rentrée suivante, on a connu deux ou trois mois de dépression parce qu'Alban et Thierry n'étaient plus là (rires). Chaque jour, il se passe des trucs dingues et je me dis « Merde ! Ils ne sont pas là pour filmer ça ! » Alors je continue d'aller les voir toutes les trois semaines, c'est ma thérapie. Je me livre beaucoup à eux lorsque je suis confronté à des problèmes difficiles à gérer, ils sont très à l'écoute et donnent d'excellents conseils.

Avez-vous suivi le montage du film ?

Oui, pendant le montage, j'allais régulièrement voir Alban et Thierry chez Falabracks pour échanger avec eux. A chaque fois, ils m'emmenaient dans la salle de montage, je savais où le film allait. Les premières images m'ont confirmé la bienveillance et la perspicacité de leur regard. A partir de là, je leur ai fait totalement confiance et les gamins l'ont senti, donc ils ont lâché prise aussi. Quand j'ai vu un premier bout à bout, je l'ai pris en pleine face. Les scènes de danse sont magnifiques, ils ont réussi à retranscrire toute l'âme qu'on peut y mettre. Ce sont peut-être les plus belles scènes de danse jamais filmées dans un documentaire, et j'en ai vues un paquet ! Et puis Thierry et Alban ont bien ciblé les personnages, ils sont allés les chercher, les ont travaillés au corps, ils ont passé des heures en face à face avec eux. Les gamins se livrent énormément. J'arrive rarement à aller aussi loin avec eux.

Votre premier objectif, c'est de leur apprendre à « réfléchir pour mieux danser » pour reprendre votre expression dans le film ?

Mon premier rôle est de capter ce qu'ils ont à dire, avec leur corps et par la parole. Ils ont tous des problèmes plus ou moins graves, avec leur famille, leurs amis, leur histoire, leur corps etc. Moi je suis là pour leur donner confiance en eux et les écouter, et ça commence par ce qu'ils ont à exprimer avec leur corps. J'essaie aussi de comprendre ce qu'ils veulent taire. J'échange beaucoup avec eux pendant les séances mais aussi avant ou après. Mon bureau, c'est le couloir entre le gymnase et la cour de récré !



Est-ce parce que le respect est une valeur importante du hip hop que la mixité se passe aussi bien ?

Oui. Le seul adversaire dans le hip hop, c'est toi-même. Dans les battles, on se transcende. L'image du cercle, c'est ça : on est entre nous, on se protège, on se transmet confiance et respect. Et puis il ne faut pas oublier que ce sont des danseurs, des sportifs de haut niveau, leur comportement doit être irréprochable. Mais la mixité est multiple. On a voulu une mixité sociale, culturelle et intergénérationnelle. Scolairement, on a des bons et des mauvais élèves. Des gamins qui n'ont rien à voir socialement et culturellement se côtoient, échangent, s'entraident. Avec la section hip hop, il se passe un truc rare : les terminales parlent aux secondes et aux premières, ils leur donnent des conseils, révisent avec eux. Je suis persuadé que le parrainage des plus grands est la clé de la réussite de l'Education Nationale.

Le vocabulaire que vous utilisez dans le film pour parler des élèves est éloquent. Vous dites qu'il faut les « accrocher », les « attraper », les « récupérer », comme s'ils vous glissaient entre les doigts ?

Oui. L'adolescence est une grande phase de mutation. Parfois, deux semaines de vacances scolaires passent et je les reconnais à peine. Certains prennent un centimètre, d'autres changent de tête. Ils sont fluctuants physiquement et mentalement, ce que le film montre très bien. Je la vois dans leur regard, cette mouvance, d'une semaine à

l'autre, ils peuvent passer totalement à l'ouest. Il faut être capable de les comprendre, de les accrocher, de les ramener dans le cadre, et de leur parler de façon percutante en sachant saisir le bon moment. Tu peux avoir les bons mots avec les bonnes personnes mais si le moment est mal choisi, ça ne sert à rien. Un jour en STAPS, un prof m'a dit : « Avec les élèves, il faut être capable de faire du tête-à-tête mais aussi du côte-à-côte. » C'est-à-dire se mettre à côté de l'élève, sortir de son rôle de prof et regarder la même chose que lui plutôt que de le prendre entre quatre yeux. J'accroche plus un élève en faisant du côte-à-côte que du face-à-face.

On sent que lorsque vous n'arrivez pas à les « accrocher », vous le vivez comme un échec personnel, il y a certains élèves sur lesquels vous n'avez pas de prise. C'est ça le plus dur, lâcher un élève ?

Un cas comme Charlotte n'arrive pas tous les ans. C'est sûr, on se dit qu'on n'a pas fait le boulot, c'est douloureux pour tout le monde. Très vite dans l'année, elle nous a dit qu'elle ne voulait pas continuer. Elle était pourtant plus épanouie, elle prenait moins de médicaments. Quand on comprend qu'on n'arrive pas à l'accrocher, on a les boules. A la fin quand elle passe les Envolées, Thierry et Alban ont saisi ce moment où on voit bien qu'elle n'est déjà plus là. On est forcément inquiet mais Charlotte est inscrite à l'école Florent, elle va passer des castings, elle a un pied dans le mannequinat, ça va le faire. N'empêche, c'est un échec pour nous.

Vous êtes comme une famille de substitution pour eux. Vous êtes à la fois leur prof, leur coach, leur assistant sociale, leur père, leur mère, leur frère, leur pote, leur psy, est-ce que c'est parfois trop pour vous cet investissement ?

J'endosse pas mal de rôles et je passe souvent plus de temps avec eux que leurs propres parents alors ce n'est pas facile à gérer, tout ça déborde beaucoup sur ma vie personnelle. Je ne sais pas quand mon travail s'arrête, probablement jamais ! Il m'arrive même d'envoyer des messages à minuit à des élèves si je vois une faute d'orthographe dans leur story sur Instagram !

En quoi « Allons Enfants » se démarque des autres films que vous avez pu voir autour de la danse ?

Pour moi, il y a deux documentaires fondamentaux sur le hip hop. « Faire kiffer les anges » de Jean-Pierre Thorn et « Les Promesses du sol » de Raphaël Stora. Quand il a vu « Allons Enfants », Raphaël m'a dit qu'il trouvait le film historique parce qu'il réussissait à capter quelque chose de très fort sur la jeunesse d'aujourd'hui. Je le crois aussi. Venant de lui qui est une référence dans le domaine, c'est un immense compliment. Les élèves qui ont vu le film ont l'impression d'avoir fait passer un message important, impactant, pas seulement pour la communauté mais pour

toute une génération. Par rapport à tous les autres documentaires qu'il y a pu avoir autour de la danse, là, Thierry et Alban ont replacé le sujet dans l'axe scolaire. Dans les productions américaines, on voit des écoles de danse privées très chères, des sortes de fantasmes qui n'existent pas concrètement. Or, en France, l'Etat a mis une structure en place pour des jeunes pas forcément bien barrés dans la vie en leur disant : « Vous avez du talent, on va vous aider ». Turgot est un modèle unique dans le monde entier. Peut-être que grâce au film, on va réussir à l'exporter.

Qu'attendez-vous de ce documentaire ?

J'ai l'impression qu'aucun film n'a montré auparavant l'envers du décor des conseils de classe, c'est inédit. J'espère que tous mes collègues en France vont se retrouver dans le film. Nous, avec Monsieur Barrand et Pascale, la prof d'anglais, on a juste l'impression de faire notre travail comme tous les enseignants. « Allons Enfants » montre des élèves qui parfois s'ennuient ou n'ont pas envie, avec qui le dialogue n'est pas toujours facile parce que c'est aussi ça la réalité de notre métier. Il y a des gamins qui nous le rendent bien, d'autres qui ne réalisent pas forcément, mais le principal, c'est qu'on avance ensemble.

BIOGRAPHIE DES RÉALISATEURS

THIERRY DEMAIZIÈRE & ALBAN TEURLAI

Thierry Demaizière entame sa carrière de grand reporter pour RTL en 1985, au cours de laquelle il est amené à voyager en Chine, en Afghanistan, en Somalie, en Iran et en Israël. Il sera le seul journaliste radio français présent à Bagdad pendant la première guerre du Golfe. À partir de 1997, Thierry Demaizière se voit confier une interview quotidienne sur RTL, où il reçoit des personnalités qui font l'actualité. Devenu interviewer-portraitiste, son ton et sa sensibilité uniques deviennent rapidement une véritable marque de fabrique : Thierry Demaizière « raconte » ses sujets au plus près, au plus juste, pour les dévoiler dans toute leur complexité et leur richesse. En 2001, Thierry Demaizière passe de la radio à la télévision : il réalise jusqu'en 2018 le « Portrait » de l'émission hebdomadaire *Sept à Huit* sur TF1.

En 2004, il rencontre Alban Teurlai, monteur de nombreux courts métrages, clips et films publicitaires. Thierry Demaizière et Alban Teurlai commencent à co-réaliser des documentaires pour les plus grands diffuseurs français, de France Télévisions à Canal+. Ils se définissent comme des portraitistes, réalisant 11 films en dix ans, principalement

des documentaires sensibles et élégants de célébrités : *Karl Lagerfeld*, *Vincent Lindon*, *Fabrice Lucchini*, *Lilian Thuram* et d'inconnus : *Couples*, *Troufions...*

Leurs films se distinguent également par leur dimension formelle : ces portraits presque impressionnistes bénéficient d'une signature esthétique exceptionnelle, à l'image comme au montage. *RELÈVE*, qui retrace l'aventure de Benjamin Millepied depuis sa nomination comme directeur du ballet à l'Opéra de Paris, connaîtra un succès critique extraordinaire et leur vaudra d'intégrer la sélection officielle du festival de TRIBECA en 2016. *ROCCO*, long métrage sorti en salle en France en 2017, connaîtra également un succès auprès de la critique, en France comme à l'international. *LOURDES*, sélectionné dans la catégorie "Meilleur Documentaire", César 2019 et sorti en salle en France en mai 2019 qui connaîtra un succès en salle. Enfin, *MOVE*, série documentaire pour Netflix sur 6 grands chorégraphes Akram Khan, Ohad Naharin, Lil Buck & Jon Boogz, Israel Galvan et Kimiko Versatile.

FILMOGRAPHIE DES RÉALISATEURS

THIERRY DEMAIZIÈRE & ALBAN TEURLAI



2022 ALLONS ENFANTS
2020 MOVE (série Netflix)
2018 LOURDES
2017 RELÈVE : HISTOIRE D'UNE CREATION
2016 ROCCO
2015 LE COUPLE
2013 ENTRE AUTRES (série documentaire)
2012 REVOLVERS
TROUFIONS
2008 KARL LAGERFELD, UN ROI SEUL



LISTE ARTISTIQUE

Charlotte SAUDRAIS

Erwan SCHAMANECHÉ

Michelle KIBEKE

Nathanaël MARANTE

Ketsia CHAYNI OBAME

Maxime AUBER

Mélissa JOSEPH

Aniss ORBLIN

David BÉRILLON

Pascale GUY

Christophe BARRAND

Théophile BENSUSAN a.k.a JOKER

Laura DEFRETIN a.k.a NALA

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Thierry DEMAIZIÈRE Alban TEURLAI
Scénario	Elsa LE PEUTREC Thierry DEMAIZIÈRE Alban TEURLAI
Image	Alban TEURLAI
Son	Emmanuel GUIONET
Musique originale	AVIA
Montage	Alban TEURLAI
Producteurs délégués	Stéphanie SCHORTER Romain ICARD Thierry DEMAIZIÈRE Alban TEURLAI
Producteurs exécutifs	Macha PROD Stéphanie SCHORTER
Coproduction	FALABRACKS TOHUBOHU
Avec la participation de	LE PACTE CANAL + CINÉ +
Distribution France	LE PACTE
Ventes internationales	LE PACTE